

nous ordonne de nous priver tout à fait. Le monde a ses périls, on le sait bien ; il n'en a pas seulement pour la jeune fille, mais pour la jeune femme, mais pour la mère de famille : il en a pour l'homme lui-même, et enfin pour le sage, pour celui qui se croit tel, ou qui passe pour tel. Que faire cependant ? détruire le monde ? Cela est impossible ; il faut donc apprendre à y vivre sagement ; et pour cela, il importe de n'en être pas tout à fait sévère : sans quoi l'amour du plaisir reprend plus tard sa revanche, et souvent aux dépends du devoir et la maternité. D'ailleurs, le monde n'est pas aussi périlleux pour les innocents que se le persuade une sagesse étroite. C'est nous, c'est notre expérience corrompue qui voit du mal partout : l'innocence ne s'en doute pas ; elle jouit paisiblement de la vie naissante, sans rien entrevoir de ses écueils ; elle goûte et respire la fleur du plaisir, elle en laisse lamerite et le poison. Loin de considérer comme mauvais et funestes ces plaisirs si vivement aimés des jeunes filles, je les croirais volontiers sains et salutaires ; car ils donnent satisfaction, dans une juste mesure, aux besoins de l'imagination et aux instincts de poésie qui s'éveillent dans une jeune âme, et qu'il est peut-être dangereux de comprimer sans mesure.

Mai si je ne désapprouve pas l'usage du monde, j'en blâme de toutes mes forces l'abus et l'usage prématûr. Aujourd'hui, on donne des bals d'enfants ; j'avoue que cela est joli et très-agréable à voir ; ce n'en est pas moins un mauvais plaisir. Les yeux sont satisfaits, mais l'esprit ne l'est pas. Le bal n'est pas un plaisir d'enfant, il ne convient qu'à la jeunesse. La fureur du bal, avant l'âge ou après l'âge, est une passion funeste ou ridicule. Lorsque la jeune fille a goûté trop tôt, trop souvent des plaisirs du monde, elle a bien vite usé ce qu'il peut fournir de plaisir naturel et sain : alors viennent les plaisirs faux, qui naissent des mauvaises passions. Au naïf désir de plaire, qui n'a d'autres armes que le prestige de la grâce naissante, succède la coquetterie calculée et déjà menaçante ; à la généreuse émulation qui ne cherche à triompher que par l'amabilité, succèdent les rivalités mesquines et basses qui se vengent de la défaite par la médisance et la calomnie, ou qui cherchent, dans le triomphe, moins leur propre satisfaction que l'humiliation des autres ; à ce bel enjouement qui éclate dans les yeux, dans la physionomie, dans toute la personne, qui est le signe d'une joie saine et d'un bonheur vrai, qui réjouit les yeux du viellard et les pensées du solitaire désabusé, succèdent une gaité forcée et ce rire mondain, froid, sec, saccadé, semblable à un rire de théâtre, et qui attaque les nerfs de l'homme de goût. L'usage discret du monde détruit peu à peu l'enfant dans la jeune fille, et la prépare insensiblement à devenir la compagne agréable d'un galant homme ; l'abus du monde crée de ces femmes factices, reines de la mode, entourées dans les salons d'un troupeau d'esclaves, dont la beauté ne dure qu'un jour, et ne se soutient que par le préjugé et l'accumulation des stratagèmes.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'une liberté discrète et éclairée est le plus solide principe de l'éducation des filles. Il faut beaucoup se confier à la candeur naturelle : veiller, mais non comprimer ; écarter, mais non contraindre.

Je conviens qu'il y a de grandes différences entre l'éducation des hommes et celle des femmes ; mais il me semble que, proportion gardée, on doit appliquer de part et d'autre les mêmes principes. Il importe que la femme tout comme l'homme, apprenne à se gouverner elle-même, c'est-à-dire à faire usage de sa raison pour se conduire. Ce n'est pas faire honneur à la femme que de la mener par la routine, lorsqu'on cherche à former l'homme par le raisonnement. Ce que l'honneur est pour l'un, la dignité l'est pour l'autre. Discerner le bien du mal, toute la science de la vie est là.

Mais c'est aux jeunes personnes de se rendre dignes de cette éducation noble et sérieuse, et de prouver qu'on a raison de ne pas les traiter comme des enfants ou comme ces jolis oiseaux que l'on met dans des cages dorées. Si l'on ôte quelque chose de la gêne et de la contrainte, elles doivent le remplacer par leur propre discréption. Si l'on permet la culture à leur esprit, elles doivent le mériter par leur modestie et la réserve. Si on leur donne des lumière sur la vie et sur leur destinée, elles n'en doivent pas prendre d'avantage pour juger témoiairement de toutes choses, mais au contraire, apporter plus de réflexion et de solidité dans leurs opinions. Enfin, elles ne doivent point oublier, que, comme il y a une pudeur de science, il y a aussi une pudeur de liberté qui doit être conservée même dans les choses les plus permises.

Que si, malgré ces derniers conseils, on trouvait cette morale trop constante, il faut la pardonner au père de famille qui a fait l'essai de ce système et auquel il a bien réussi ; il faut pardonner aussi au philosophe qui, ne sortant guère de son cabinet, et désirant ardemment que la nature humaine soit bonne, se persuade volontiers qu'elle l'est en réalité. Si une telle illusion est pardnable, n'est-ce point lorsqu'il s'agit de la jeune fille, cette charmante création de la nature, où il semble que ce soit une impunité de supposer un penchant naturel vers le mal ? D'ailleurs, tous ces principes seraient vains, stériles et funestes, si l'application n'en était confiée aux soins d'une mère vigilante et prévoyante, qui connaît le cœur de sa fille mieux que tous les philosophes du monde, grâce à cette divine tendresse maternelle qu'aucune leçon ne peut remplacer.—(*)

(Paul Janet.)

Dictionnaire technologique.

(suite)

BOUTISSE, s. f. Mac.—Pierre qui, sans faire parpaing, est placée dans un mur selon sa longueur, et de manière à ne laisser voir qu'une de ses extrémités.

BOUTON, s. m. Lutherie.—Nom des petites chevilles fixant les cordes de la harpe et de la guitare ; cheville à laquelle est attaché la queue du violon.

BOUTURE, s. f. Hort.—Branchu qui, coupée à un arbre et plantée en terre, prend racine.

BOUTURER, v. a. Hort.—Propager par boutures.

BOUTUREMENT, s. m. Men.—Rabot dont le fer a un taillant sinuex.

BOUVET, s. m. Men.—Rabot à faire des rainures, à embouveter.

BRANLOIRE, s. f. Tech.—Levier garni d'une chaîne qui meut le souillet d'une forge.

BRAS, s. m.—Bras de chèvre, les deux longues pièces qui portent le treuil.

BRASER, v. a. Forges.—Joindre deux pièces de fer, d'acier ou de cuivre l'une avec l'autre par une soudure ou entre du borax.

BRASSER, v. a. Mar.—Mouvoir les bras d'une vergue pour changer la direction de la voile qu'elle porte. On dit aussi brassoyer.

BRELLE, s. f.—Nom d'une certaine quantité de pièces de bois liées, pour les faire flotter, en forme de radneau. Quatre brelles font un train complet.

BREQUIN, s. m. Men.—Mécho de vilbrequin.

BRIMBALE, s. f.—Grand levier au moyen duquel on tire l'eau d'un puits.

BROQUETTE, s. f.—Petit clou à tête.

BUISSE, s. f. Cord.—Morceau de bois concave, servant à cambrir la semelle des chaussures.

BURIN, s. m.—Ciseau plat pour couper le fer.

BUTOIR, s. m. Corroyeur.—Couteau à deux manches.—Serr. Pierre où vient s'appuyer en bas le vantail dormant d'une porte cochère.

CANECHAN, s. m.—Treuil vertical qui se manœuvre au moyen de barres fixes.

(*) Extrait de *La Famille. Leçons de Philosophie morale* par Paul JANET.